

## *Mon besoin de consolation*

Hier, te regardant pour la millième fois, serrant tes yeux au plus près, je me suis dit que j'avais envie d'écrire un roman qui s'appellerait *La consolation*. Peut-être un livre portant ce titre existe-t-il déjà. Qu'importe, rien ne me dit que je l'écrirai, ça ne valait que pour cet instant-là et sans doute pour d'autres qui viendront grâce à toi : je serre tes yeux au plus près et je me dis que je veux écrire un roman qui s'appelle *La consolation*. Fin de séquence.

Je me sens très « consolé » avec toi. Je sais que la consolation a mauvaise réputation. Comme les sentiments. Consumériste et écervelé, oui. Hâbleur dandy et un tantinet cruel, oui aussi. Mais pas consolé. Pas bien. Pas pop. Tant pis pour moi. Je me sens très consolé avec toi, disais-je. Et je ne pensais vraiment pas que j'en serais capable avant longtemps, avant... mes 50 ans peut-être. Je ne plaisante qu'à moitié ; j'ai longtemps eu ça pour tout plan de bataille : atteindre l'âge de 50 ans avec quelques petites victoires, dont celles d'être consolé. De même : être capable de légèreté, être joyeux, savoir m'abandonner. Et par la même occasion : te rencontrer au détour d'une rue, te suivre alors qu'on ne se connaît pas, me laisser guider jusqu'à chez toi, le tout sur un coup de tête. Exactement comme on a fait, en somme... Oui, je pensais sincèrement qu'il me faudrait au moins 50 ans pour réussir ça.

Pourquoi 50 ans ? J'aime infiniment cet âge. Je fantasme cet âge. Par exemple : les comédiennes. Les comédiennes (et les femmes) ne sont jamais aussi belles qu'à l'âge de 50 ans. Nathalie Baye est la première à m'avoir inspirer ce constat. Huppert aussi. Et tant d'autres... Pour les hommes, je ne sais pas, je n'ai pas trop d'avis sur la question (à part pour Maurice Ronet, le plus beau de tous les temps). Toujours est-il que Nathalie Baye a suffi à me faire dire : « 50 ans, le bel âge » (libre à chacun de me contredire et de me faire gentiment remarquer que 20, 30, 40 ans, c'est pas mal aussi...). Bref : 50 ans, ça laisse du temps quand même. Pour faire de beaux visages. Pour régler pas mal de choses. Desserrer des nœuds. Congédier certains démons. Alors c'est simple, logique : je me disais qu'à 50 ans, je serais consolé, léger, gai et pas mal d'autres choses bien sûr qui ne vont pas dans ce sens, mais quand même, par intermittence : consolé, etc... En attendant, je me sentais empesé. C'est ça aussi les écrivains... Ils ne supportent rien, ils sont trop sensibles et se privent de pas mal de choses. Ils n'ont pas même pensé à profiter qu'ils savent que tout a déjà filé. C'est parfois romantique, solennel et terriblement gâcheur de bonheur un écrivain. Je devrais écrire à la première personne, ce serait plus honnête, ou plutôt y revenir puisque j'ai commencé par là, donc j'y reviens : j'ai été longtemps un écrivain romantique,

solennel et terriblement gâcheur de bonheur. Et je récitais du René Char : « *Des yeux dans la forêt cherchent en pleurant la tête habitable.* » Bon, pas mal Char, au demeurant. Sauf qu'on peut chercher la tête habitable sans geindre ni pleurer...

Et puis, un jour, on accepte de se laisser consoler et on s'autorise la légèreté. Enfin. Dieu seul sait pourquoi. L'analyse ?! Ça vient de nous en tout cas. Alors disons que c'est arrivé. Je me suis laissé consoler, je me suis autorisé la légèreté. Comme dans une chanson d'amour. Ou comme dans un rêve avéré de douceur. Oui, le livre intitulé *La consolation* pourrait tout aussi bien s'appeler *La douceur*, n'est-ce pas ? Ah.

Non, pas besoin d'attendre 50 ans contrairement à ce que je croyais quand j'écoutais Stig Dagerman me souffler à l'oreille : *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier.* Hé bien si, par intermittence. Pas toujours dans les mêmes bras, les mêmes yeux. Avec toi, oui. C'est tout nouveau pour moi. Et ça vaut bien que je me serve de cette tribune pour te le dire.

Je me souviens d'un visage, il y a trois ans, qui s'est montré absolument angélique, prévenant, patient avec moi. Je n'allais pas très bien à l'époque. Et je n'ai rien laissé faire. J'ai refusé la concomitance du chagrin (j'avais du chagrin précisément) avec le désir et sa désinvolture. Cette insolence-là. Qui est celle de la vie. Je ne savais pas qu'on est libres de trahir nos blessures, nos béances, nos deuils, par intermittence, toujours et encore. Alors, à l'époque, j'ai refusé, j'ai tout foutu par terre, j'ai tout gâché. On est partis fâchés. Et je n'ai jamais eu l'occasion de lui dire que j'avais joué à Werther, passant à côté du meilleur. Toi, je ne vais pas te laisser filer comme ça. Je n'attendrai pas 50 ans pour être aimant, superflu, mièvre, obsédé sexuel, léger, tendre, inconscient, joyeux. Un écrivain pessimiste et combatif. Un garçon souriant, consolé à ses heures et gai. Mais pas à n'importe quel prix. Pour toi.

Arnaud CATHRINE